

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 2 (1907)  
**Heft:** 73

**Artikel:** Un Seigneur de l'Evêché de Bâle trace le plan de la bataille de Grandson  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-256940>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE 1 18

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Un Seigneur de l'Evêché de Bâle

trace le plan  
de la bataille de Grandson

Le village de Wahlen et ses alentours sont renommés par les traces nombreuses du séjour des Romains. Tout proche du village s'élève une montagne conique que le peuple nomme le *Sturmer Kopf au Koepfi*. C'était un petit camp romain ou un *castellum*,<sup>1)</sup> où pouvaient loger 100 à 200 hommes. Un peu plus loin on remarque le *Bäumlifels*, autre position fortifiée des Romains. Tout près de Wahlen se trouvait également une autre station romaine où l'on a retrouvé une quantité de tuileaux, de ciment... En 1837, en creusant les fondements de la nouvelle église de Wahlen on a découvert plusieurs tumulus renfermant, outre des squelettes, des monnaies d'Aurelius, Claudius, Décence, Constantin le grand et de ses fils. Tout proche était la villa romaine appelée *Kilchstätt*.

A peu de distance de la crête qui supportait le castel du *Bäumlifels*, du côté de Grindel, mais sur territoire jurassien, se dresse un haut rocher, entouré d'affreux précipices et dont l'accès est difficile. Cette roche supporte des constructions, des restes de tours, de murailles qui indiquent que là aussi s'élevait une puissante forteresse capable de défendre ce passage. C'est le château de Neuenstein, célèbre dans les fastes de l'Evêché de Bâle. On y voit encore une

forte tour à moitié démolie, de grands pans de murs, des ouvrages avancés. On n'y arrive que par un escalier taillé dans le roc. On y trouve un puits et une cave en pierre taillés dans le rocher.

Quelle est l'origine de cette forteresse ? Par qui a-t-elle été bâtie ? On ne saurait le dire. Ce manoir est cité au XII<sup>e</sup> siècle comme fief de l'Eglise de Bâle. Un Jean de Neuenstein en 1310 était maire de Bienne, au nom du prince-évêque de Bâle.

Au XIV<sup>e</sup> siècle les nobles de Neuenstein agrandirent leur château et en firent une forteresse remarquable. Cette demeure seigneuriale était alors dans toute sa splendeur quand elle fut renversée par le tremblement de terre de 1356. Le chevalier Hennemann de Neuenstein rebâtit ce château et son fils Rodolphe continua les restaurations et en fit une redoutable forteresse. En guerre avec les Bâlois, Rodolphe fit un traité de combourgeoisie avec Soleure, ce qui n'empêcha pas que les Bâlois s'emparèrent de son château et le ruinèrent. Rodolphe se fit alors brigand de longs chemins et appuyé par Soleure, il recouvra sa forteresse. Il fut alors stipulé par les Conseils de Bâle et de Soleure, que Rodolphe s'engagerait lui et les siens, à cesser leurs brigandages, à respecter les vasseaux et à demeurer bons combourgeois de Soleure. La paix fut signée en deux doubles à Rheinfelden, le jeudi avant la fête de la Purification de la Vierge, 1439.<sup>1)</sup>

Rodolphe laissa un fils qui devint célèbre aux temps des guerres de Bourgogne. C'est Veltin de Neuenstein. C'était un guerrier intrépide, un capitaine expérimenté, dont la

1) Trouillat, V-781.

réputation s'étendit au loin et qui fut d'un puissant secours à la bataille de Grandson, comme nous allons le dire. Veltin ne cherchait que les occasions de montrer sa valeur et ses talents militaires. Il offrait son bras à celui qui le payait le mieux.

Charles-le-Téméraire était alors en guerre avec l'empereur. Celui-ci demanda le secours des Bâlois, qui se hâtèrent de lui envoyer 250 soldats sous le commandement de Veltin de Neuenstein. Charles faisait alors le siège de Neuss, en Westphalie et était sur le point de se rendre maître de cette ville quand arriva la petite troupe des Bâlois. Veltin fit si bien que le grand duc d'Occident dut abandonner le siège et se retirer honteusement. Ivres de leurs victoires les Bâlois se livrèrent au pillage et saccagèrent tout sur leur passage. Chargé de butin, Veltin rentra dans son château de Neuenstein, attendant une autre occasion de déployer sa valeur guerrière. Il n'attendit pas longtemps.

Charles-le-Téméraire venait de déclarer la guerre aux Suisses. Ceux-ci appelèrent à leur secours tous leurs alliés. L'évêque de Bâle, Jean VI de Weningen, en cette qualité, se hâta de réunir son armée qu'il envoya au camp des Confédérés, sous la direction générale d'Oswald, comte de Thierstein. Sous ses ordres marchaient Jean de Kröningen avec les bourgeois de Porrentruy, Humbert des Bois avec les troupes de Delémont et les autres de tous les Etats de l'Evêché. Les gens d'Erguel étaient sous la bannière de Bienne et ceux de Diesse sous celle de Neuveville. Il est assez pénible de constater combien les historiens suisses ont laissé sous le silence la participation si active du prince évêque

dont la tour couronne si fièrement Avallon. Nos quatre témoins nous y attendaient. Vous savez quel était le premier, maître Varrey ? Le docteur vous accompagnait, ainsi que l'homme d'affaires de ces dames et le vieux jardinier, le père Antoine lui-même, en ses plus beaux habits, humble et dévoué serviteur qui fondait en larmes à la pensée que « la pauvre petite allait enfin être heureuse ! »

Malgré le froid, ma femme voulut redescendre jusqu'à la villa à pied, à mon bras. Ce fut le plus heureux moment de ma vie.

La lune se voilait derrière d'épais nuages. On y voyait à peine. Elle aussi était joyeuse, parce que la nuit était noire. Je l'entendis rire pour la première fois.

— Mon cher mari, mon Daniel bien-aimé, si j'étais belle en ce moment, vous n'en seriez pas plus avancé !

Je la serrai sur mon cœur.

— Tu es belle, mon cher ange, car tu ne

me dire qu'après tout je pouvais faire pire folie. Il voulait bien s'occuper de mes intérêts, et se charger dorénavant de toutes mes affaires. J'allai au ministère déclarer que je retirais mon *Vercingétorix*. Puis je partis sans voir personne, — pas même toi, mon bon Charles, dont je redoutais les objections et l'esprit prudent et sage, — et je voyageai.

J'allai en Italie, en Grèce, en Egypte. Je naviguai beaucoup, cherchant partout le repos. La voix absente voyageait avec moi, me suivait partout. Elle chantait dans le murmure des vagues, dans le sauvage concert où dansaient les almées, dans les cordages où sifflait le vent, dans l'air qui vibrerait sous l'ardent soleil d'orient. Et je ne retrouvai le bonheur que sur les bords du *Cousin*, où ma fiancée m'attendait.

On se marie encore quelquefois à minuit, dans certaines provinces. Par une belle nuit de mars, nous montâmes à la vieille église

1) Voir M. l'abbé Serasset, Abeille du Jura II-46.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 14

### L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Et la petite main s'abattit dans la mienne. Elle y resta longtemps.

Ce que nous dimes ensuite n'a pas d'intérêt pour vous. Les meilleurs duos d'amour ne sont pas ceux qu'on chante. Sachez seulement que j'obéis à la condition qu'elle m'imposait de la quitter quelque temps.

Je vins à Paris. J'allai trouver mon cher et vénéré conseiller, maître Varrey, lequel, bien entendu, me traita de toqué, épithète que je croyais réservée à mon confrère Hervé.

Il fit tout exprès le voyage d'Avallon, prit des informations, vit ces dames, et revint